

RETOUR À L'ÉCRITURE SAINTE ET À SA CONCEPTION TRADITIONNELLE

DOM JEAN DE MONLÉON, m. b.
Témoignages, 1942-3
Cahier de la Pierre-qui-Vire

Pour faire remonter à l'esprit humain le courant rationaliste qui l'a détaché doucement, sous la Renaissance, de la pensée chrétienne traditionnelle, et l'a déporté peu à peu vers le scientisme moderne en passant par la Réforme, l'Encyclopédie et la Révolution ; pour le ramener à cette conception catholique de l'univers, qui seule vraie, peut seule assurer son équilibre, rien n'est plus important que de lui redonner le goût de la Sainte Écriture. On peut affirmer sans crainte, qu'à la base du désordre dont souffre le monde contemporain, il faut placer l'ignorance et l'inintelligence de ces livres sacrés, écrits par Dieu lui-même pour instruire l'homme, pour lui expliquer le sens de la vie et lui tracer tout son devoir ici-bas : ignorance dans la majorité du peuple chrétien qui ne lit plus l'Écriture, qui ne sait même plus son Histoire Sainte ; inintelligence chez ceux qui, chargés de l'enseigner aux autres, ont abandonné le champ fertile de l'interprétation traditionnelle pour mener paître les âmes dans le désert sans eau de l'exégèse rationaliste.

Contre ce double mal, il est indispensable de réagir, et c'est cette nécessité que nous voudrions exposer sobrement ici. Nous voudrions exhorter d'abord les catholiques, tous les catholiques, à lire l'Écriture ; et puis, ceux qui le pourront, à chercher à la mieux comprendre.

Il faut lire l'Écriture : de même qu'il est impossible de manipuler un liquide parfumé sans en imprégner ses mains ou ses vêtements, de même il est impossible que l'âme entre en contact avec ce livre divin sans retenir quelque chose de la sainteté dont sont chargés tous les mots jusqu'au moindre iota.

Le Seigneur, dit saint Jean, *me fit voir un fleuve d'eau vive, étincelant comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau*¹. Dans ce *fleuve d'eau vive*, nous pouvons, à la suite des saints Docteurs, reconnaître l'Écriture elle-même². L'auteur la présente sous l'image d'un *fleuve*, pour exprimer son abondance, sa profondeur, sa puissance ; d'un *fleuve d'eau vive* parce qu'elle désaltère, elle transporte, elle fertilise, elle engendre la vie ; il la dit : *étincelante*, à cause de la lumière qu'elle projette pour ceux qui l'approchent avec foi, et il la compare à du *cristal* en raison de son infinie pureté.

Mais s'il souligne que Dieu lui « montra » (*ostendit*) tout cela, c'est pour nous faire entendre que les qualités transcendantes de ce livre n'apparaissent point de prime abord à celui qui le lit. Dieu, en effet, a dû voiler l'éclat aveuglant de la lumière de son Verbe sous des expressions, des figures, des analogies appropriées à la condition de l'esprit humain et à la faiblesse de sa vue. Voilà pourquoi nous trouvons dans les Saints Livres tant de traits qui nous paraissent insignifiants, vulgaires, ridicules, grossiers parfois. Sous cette écorce, cependant, se cache la divine Sapience, *la splendeur de la lumière éternelle et le miroir sans tache de la majesté de Dieu*³. Dans ce livre, c'est Dieu lui-même qui nous parle ; c'est Lui qui est le véritable auteur de l'Écriture Sainte et les hommes dont il s'est servi ne sont que des instruments, des porte-plume entre ses mains. *De mon Cœur*,

¹ Apoc. XXII, 1. *Ostendit mihi Dominus fluvium aquæ vivæ, splendidum tamquam crystallum, procedentem de sede Dei et Agni.*

² Saint Bonaventure, *Principium Sacræ Scripturæ*, Ed. Vivès t. IX, col. 1.

³ Sap. VII, 26. *Candor est lucis æternæ et speculum sine macula Dei majestatis.*

s'écrie le Psalmiste, *a jailli une parole qui renferme tout bien ; je dis mes louanges au Roi, ma langue est comme le roseau du scribe, qui écrit rapidement*⁴. Il veut nous dire par là : « Ne vous étonnez pas de m'entendre publier des choses admirables et chanter avec cette perfection la gloire de Dieu. Ce n'est pas de mon propre fonds que je parle : ma langue n'est que le roseau dont se sert l'Esprit Saint pour écrire dans vos cœurs. Et il écrit très vite, car la vérité divine ne se découvre pas au Prophète à la suite d'un travail laborieux et de longues méditations : elle l'illumine soudainement et lui dicte ce qu'il doit dire. » Le même David, à la fin de sa vie, rendra encore de son œuvre un témoignage semblable : *C'est l'Esprit du Seigneur qui a parlé par moi, dira-t-il, et c'est son discours qui s'est fait entendre par ma bouche*⁵.

Cette origine divine confère naturellement à la Sainte Écriture une autorité incomparable. Ses affirmations dominent absolument toutes les lois établies par le savoir humain. Ni la grammaire, ni la philologie, ni l'histoire, ni la physique, ni l'astronomie, ni la géologie, ni aucune science ne peut la citer à son tribunal pour la juger de son haut et l'ajuster à ses propres cadres : toutes doivent, au contraire, s'incliner devant elle, devant la toute-puissance de Celui qui l'a écrite, et s'accorder comme elles le peuvent avec sa vérité irréfragable.

C'est ce que l'Apôtre marque ici en disant *qu'elle procède du Trône de Dieu et de l'Agneau*. Elle sort directement, sans intermédiaire, sans truchement, sans déformation, de Celui qui a créé le ciel, la terre, tout ce qu'ils renferment, et qui exerce sur eux un *dominium* souverain ; qui connaît toutes choses, non pas comme les hommes, pour les avoir étudiées en les abordant par leurs effets et en remontant de là jusqu'à leurs causes ; mais il les connaît par le dedans, par le plus profond, par la quintessence d'elles-mêmes. Il en parle donc avec une maîtrise infaillible, qui dépasse infiniment toutes les conclusions que peuvent établir les hommes les plus doctes.

L'auteur sacré ajoute qu'elle procède du Trône *de l'Agneau*, parce qu'elle nous est venue tout entière par le moyen du Verbe. C'est lui qui l'a dictée à Moïse, aux prophètes, aux Apôtres. Et c'est lui qui en a accompli toutes les figures ; il en est le centre, le principe et la fin. Toute l'Écriture ne nous parle que de Lui, elle n'est plus qu'un corps sans âme quand on la vide de Lui.

Elle renferme donc une science incomparable.

« Si grande est la profondeur des Saintes Lettres, écrit saint Augustin, que j'y découvrirais sans cesse de nouvelles choses, quand bien même, au sein de la plus grande tranquillité, avec l'application la plus intense, je n'aurais étudié qu'elles seules depuis ma première enfance jusqu'à la plus extrême vieillesse : ce qui ne veut pas dire qu'il soit très difficile d'y découvrir les vérités nécessaires au salut. Mais après y avoir assuré cette foi sans laquelle nul ne peut mener une vie pieuse et droite, il reste à comprendre, pour ceux qui avancent, tant de choses, et enveloppées de tant de mystères ; une sagesse si profonde se cache non seulement dans les paroles de la Sainte Écriture, mais encore dans ce qu'elles expriment, que les esprits les plus pénétrants, les plus désireux d'apprendre, et qui ont passé le plus d'années à cette étude, éprouvent la vérité de ce mot de la même Écriture : *Lorsque l'homme croira avoir fini, il ne fera que commencer*⁶. »

Et Cassiodore dit à son tour : « Regardez combien est douce, combien est admirable la saveur des divines Écritures : sans cesse elles élèvent nos désirs vers le ciel ; elles rassasient notre âme sans la lasser et elles excitent en elle la faim glorieuse des biens éternels. Quelle suavité ne trouvez-vous pas dans ces écrits, et quel profit, si vous les étudiez dans la très pure lumière de la vérité ! Tantôt elles vous enseignent la charité envers Dieu et envers le prochain, tantôt elles vous font

⁴ Ps. XLIV, 2.

⁵ II Reg. XXIII, 2.

⁶ Eccl. XVI, 6. — Saint Augustin, lettre 137, à Volusien, 3. — Pat. Lat. t. XXXIII, col. 516.

comprendre qu'il faut mépriser les biens d'ici-bas : tantôt elles éveillent dans votre cœur le souvenir de cette patrie, que nous devons habiter éternellement. Elles vous prêchent la patience vous donnent l'espérance, chantent les bienfaits de l'humilité, montrent les malheurs accumulés par l'orgueil ; tantôt elles nous engagent à faire abondamment l'aumône. Autant elles renferment de mots, autant de trésors⁷. »

*
* *

Cependant ce livre profond est, au moins dans une certaine mesure (nous reviendrons sur cette affirmation tout à l'heure) accessible à toute intelligence humaine. Il n'a pas été écrit « pour un seul temps et pour une seule classe d'hommes, mais comme une lettre adressée personnellement à chacun de nous, sans que nous puissions toujours nettement distinguer la suscription⁸ ». Les vues et les moyens du Saint-Esprit, en effet, ne sont pas bornés comme les nôtres. Quand il dictait aux écrivains sacrés ce qu'il voulait nous dire, il avait présentes devant lui, une par une et distinctement, toutes les myriades d'âmes qui devaient passer sur la terre au cours des siècles ; il les connaissait dans leurs moindres recoins, dans leurs plus petites faiblesses, dans leurs plus secrètes aspirations, et il parlait à chacune directement, lui disant très précisément ce dont elle aurait besoin pour se sauver et se rendre meilleure. Chaque homme donc, en prenant la Bible, peut se dire qu'elle a été écrite pour lui, comme s'il était seul : et voilà pourquoi il y aura toujours profit pour lui à l'aborder dans son texte même.

Personne à notre connaissance n'a plus insisté sur ce point que saint Jean Chrysostome. Il y revient sans cesse dans ses sermons : il exhorte ses auditeurs à s'exercer continuellement à la lecture des Livres Saints. Il n'admet pas les excuses de ceux qui prétendent s'en dispenser en disant : « Je suis attaché au barreau... j'exerce un métier, j'ai une femme, j'ai des enfants à nourrir ; je suis un homme du monde, ce n'est pas à moi de lire l'Écriture Sainte, c'est à ceux qui ont renoncé au monde... Que dites-vous, mon ami ? Ce n'est pas à vous de lire les Écritures, parce que vous êtes trop occupé ? Et moi je vous dis que vous en avez plus besoin que les moines. Eux, en effet, sont préservés, par leur genre de vie même, de bien des coups de l'ennemi. Vous, au contraire, vous êtes dans la mêlée, vous êtes exposé sans cesse à de nouvelles blessures. Les causes d'impatience, de jalousie, d'inquiétude, de découragement, de vanité vous environnent sans cesse. Votre ennemi lance continuellement contre vous de nouveaux traits : c'est pourquoi vous avez un besoin continuel de trouver votre force et votre armure dans la Sainte Écriture⁹. »

Aussi bien, c'était là de son temps un usage universellement reçu dans l'Église. Tout le monde alors fréquentait assidûment l'Écriture Sainte. Non seulement on la lisait, mais, nous dit saint Jérôme, « on l'apprenait par cœur comme à l'envi, et on croyait, en l'apprenant, devenir meilleur ».

Il est vrai, que, depuis, l'Église a paru se montrer plus réservée dans ce domaine. Bien qu'elle n'ait jamais expressément interdit de lire les Livres Saints, comme on l'en a souvent accusée, elle a cependant entouré cette lecture de certaines précautions, et manifesté la volonté de ne pas laisser la parole de Dieu entre toutes les mains sans contrôle.

Ce changement d'attitude coïncide avec l'apparition du protestantisme. Il est facile dès lors d'en établir les raisons. La Bible, nous l'avons dit tout à l'heure, renferme un grand nombre de passages clairs accessibles à toutes les intelligences : Dieu l'a voulu ainsi, pour que les hommes, même les plus simples, puissent y trouver leur nourriture. Tout le monde, par exemple, peut

⁷ *De Institutione divinarum litterarum*, cap. xvi ; Pat. Lat. t. LXX, col. 1131.

⁸ Paul Claudel, *Introduction au livre de Ruth*, p. 33.

⁹ *De Lazaro*, concio III^a, Pat. Gr. t. XLVIII, col. 992.

comprendre de lui-même l'histoire de Joseph vendu par ses frères, ou le Sermon sur la montagne. Mais à côté de cela on trouve dans l'Écriture un nombre beaucoup plus considérable de passages obscurs, déconcertants, incompréhensibles, tels qu'aucun esprit humain, laissé à ses seules forces ne peut en pénétrer la signification : *Lorsqu'ils donneront ce livre à celui qui est instruit dans les lettres humaines, dit le Prophète Isaïe, ils lui diront : Expliquez-le nous ; et il leur répondra : je ne peux pas, il est scellé*¹⁰. » L'Écriture Sainte est un livre scellé, en effet, et la clef qui permet d'en ouvrir le sens n'a pas été donnée par Dieu à la science humaine : elle a été, comme l'autre, comme celle qui permet de lier et de délier, confiée au Prince des Apôtres et à la Chaire de Pierre. Si nous voulons entendre l'écho profond de la Parole sainte, il est indispensable que nous commençons par incliner l'orgueil de notre raison, et que nous nous soumettions les yeux fermés au magistère de l'Église. Saint Pierre nous apprend que si nous voulons voir briller dans nos cœurs l'aurore de la divine lumière, *il nous faut d'abord comprendre que toutes les prophéties de la Sainte Écriture ne peuvent interpréter librement*¹¹. Ce qui signifie, comme l'explique saint Thomas, que nous ne pouvons pas « expliquer ou arranger l'Écriture selon notre sens propre, mais que nous devons soumettre notre intelligence aux sentences des prophètes et aux expositions des autres saints »¹² ; c'est-à-dire : interpréter l'Écriture d'après l'Écriture elle-même, et d'après les commentaires qu'en ont écrit les Saints Docteurs.

La Bible ne peut pas être séparée de la Tradition : tel est le principe absolu qu'a toujours professé la doctrine catholique. « Je ne croirais pas à l'Évangile, disait déjà saint Augustin, s'il ne m'était donné par l'Église. »

Or dans les premiers siècles du christianisme, l'Écriture était le thème continu de la prédication. Il suffit d'ouvrir les sermons et les écrits des Pères pour s'en convaincre : l'enseignement qu'ils donnent à leurs ouailles gravite perpétuellement autour du texte sacré. Celui-ci était commenté tous les jours dans les églises ; on en expliquait les passages obscurs, les contradictions apparentes ; on en dévoilait le sens spirituel. Les fidèles étaient ainsi prémunis contre l'erreur, et la lecture privée de ces livres divins éclairée par l'enseignement public, ne pouvait porter dans les âmes que les fruits les plus salutaires. C'est pourquoi l'Église l'encourageait de son mieux.

Mais lorsque se déchaîna le protestantisme, les choses changèrent de face. Les réformateurs prétendirent libérer la raison humaine de la tutelle des Pères et des lisières de la Tradition ; ils établirent le principe du libre examen et chacun dès lors se crut en droit d'interpréter l'Écriture à sa manière. Il en résulta naturellement un incroyable désordre dans les esprits : la chrétienté devint une manière de tour de Babel où chacun parlait le langage de son propre jugement. Pour empêcher la foi de sombrer dans cette anarchie, l'Église se vit obligée de protéger la parole divine contre les interprétations erronées et les traductions inexactes : elle interdit en particulier d'en publier des éditions en langue usuelle, dans lesquelles le texte ne serait point illustré de notes, tirées des écrits des Pères ou des théologiens. Cette prescription d'ailleurs ne faisait que sanctionner une coutume très courante au moyen âge, celle de se servir de Bibles enrichies d'une *Glose*.

Elle montre en même temps aux catholiques la voie dans laquelle ils doivent s'engager. Au lieu de s'en tenir comme les Protestants au texte nu de l'Écriture, ils préféreront les éditions bien pourvues de notes, ou même ajouteront à cette lecture celle de quelques commentaires. Mais dans ce domaine il est indispensable de faire bien des réserves et de n'agir qu'avec circonspection.

¹⁰ XXIV, II.

¹¹ II Pet. I, 20. *Hoc primum intelligentes quod omnis prophetia Scripturæ propria interpretatione non fit.*

¹² *In Epist. II B. Petr. Apost.* Edit. Vivès t. XXXI, col. 4056.

*
* *

Les commentateurs modernes en effet ont pour la plupart délaissé la voie qu’avaient marquée les Pères de l’Église : ils se sont enfermés et murés dans l’exégèse rationnelle comme dans une forteresse très solide sans doute, mais sans aucune fenêtre ouverte sur l’horizon *des collines éternelles*. Cependant il faut bien poser en principe que ce mot d’exégèse, réduit à lui seul, est absolument impuissant à nous donner l’intelligence de l’Écriture.

En quoi consiste proprement cette intelligence ? — À discerner sous la lettre, c’est-à-dire : sous le sens historique, le sens spirituel qui s’y cache. Tel est l’enseignement commun et constant des Docteurs.

Voici, par exemple, comment s’exprime saint Augustin : « Dans les lectures qui nous sont faites en ce jour, frères bien-aimés, nous recevons souvent l’avertissement de ne pas abandonner *l’esprit qui vivifie* pour suivre *la lettre qui tue*, comme dit l’Apôtre. Si nous appliquons seulement notre intelligence à ce qui résonne dans la lettre, nous ne tirerons des divines lectures qu’une petite ou presque nulle édification. Toutes les choses qu’on nous rapporte étaient le type et l’image de celles à venir. Chez les Juifs elles étaient en *figure*, et nous, avec la grâce de Dieu, nous en voyons l’accomplissement¹³. »

Saint Jérôme tient le même langage : « Dans les Écritures, dit-il, ce n’est un secret pour personne, autre est le son que rend la simple lettre, autre la doctrine qu’y a exprimée l’Esprit de Dieu. Tous les événements anciens étaient symboliques de quelque chose, c’est pour notre instruction à nous qu’ils ont été rapportés¹⁴. » On pourrait multiplier à l’infinie les citations de ce genre.

Le rôle de l’interprète des Livres Saints est donc essentiellement d’aider le lecteur à soulever la voile que constitue le texte littéral, et à pénétrer jusqu’aux réalités surnaturelles cachées sous sa trame. Or ce rôle, il faut bien l’avouer, l’exégèse moderne l’a complètement délaissé. Tout au contraire, elle manifeste à l’endroit du sens spirituel un dédain à peine tempéré de compassion. Ne comprenant point ce qu’il est, elle le confond à plaisir avec le sens que les théologiens nomment : *accomodatice*, ce qui est une erreur impardonnable et, à ce titre, elle le relègue tout entier dans le domaine des « considérations pieuses », lesquelles à son gré n’ont rien à voir avec la vraie science scripturaire. Elle se cantonne strictement dans le dépeçage du sens littéral, comme si celui-ci formait un tout par lui-même, comme s’il pouvait être expliqué en faisant abstraction du sens spirituel ! Et elle prétend en dénouer toutes les difficultés par ses propres lumières, à force d’érudition, mobilisant pour cette fin les ressources de l’histoire, de la géographie, de la philosophie, de l’archéologie, de la paléographie, de la physique, de la géologie, etc.

Que l’on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous ne voudrions faire aux exégètes « nulle peine, même légère ». Nous ne leur reprochons pas d’avoir fait appel à toutes les sciences susdites et à d’autres encore, pour justifier contre les Protestants, contre les critiques libéraux, la version adoptée par l’Église et pour établir d’une manière irréfutable son authenticité comme sa valeur historique. Ce faisant, ils obéissaient aux directions données par les Souverains Pontifes, ils rendaient à la cause catholique un service que l’on ne saurait trop apprécier.

Mais, par contre, devant le problème qui se pose d’un renouvellement de la vie chrétienne, il nous paraît impossible de ne pas souligner leur fâcheuse orientation, de ne pas déplorer la banalité, la platitude, la stérilité du genre auquel ils ont conduit aujourd’hui l’étude de l’Écriture,

¹³ *Sermo XL de Vet. Test.* I.

¹⁴ *Ep. LXXVIII ad Fabiolam.*

par le peu de cas qu'ils font pratiquement de l'autorité des Pères, en même temps que par leur prétention de réduire toute l'explication de la Bible à celle de son sens littéral. La tradition catholique interprétait la parole de Dieu sur un tétracorde composé du sens allégorique, du sens moral, du sens anagogique et du sens littéral¹⁵. Eux ont coupé les trois premières pour n'en garder qu'une seule, la dernière, la plus plate... Que vaut dès lors un tel instrument, et comment nous ferait-il entendre désormais les harmonies célestes dont ces Livres sont pleins? Le dommage causé par là à la vie des âmes, dont la Bible est l'aliment essentiel, est si grand qu'il ne serait peut-être pas exagéré de parler, dans ce domaine aussi, d'« une trahison des clercs ».

Jamais, depuis les origines de l'Église, il n'a été plus juste de redire cette plainte du Prophète : *Les petits enfants ont demandé du pain, et il ne s'est trouvé personne pour le leur rompre*¹⁶. Les âmes simples ont faim de la parole de Dieu, elles voudraient s'en nourrir. Mais nul ne se met en peine de la leur expliquer. Remarquons que l'auteur ne dit pas : il ne s'est trouvé personne *pour leur donner* du pain, car, certes, les éditions et les commentaires de la Sainte Écriture ne manquent pas de nos jours ; mais il ne s'est trouvé personne *pour le leur rompre*, c'est-à-dire pour leur dévoiler, pour leur faire comprendre le mystère caché sous l'écorce.

*
* *

Afin de rendre ces considérations plus claires, nous voudrions commenter brièvement ici un épisode de l'Histoire Sainte, à la manière des Pères, pour faire saisir à nos lecteurs la différence qui règne entre leur méthode et celle de la critique moderne. Nous choisirons à dessein un fait d'importance secondaire, et qui nous soit présenté avec des circonstances de prime abord invraisemblables et extravagantes.

Prenons, par exemple, au livre des *Juges*, un trait bien connu de la vie de Samson. La Sainte Écriture nous rapporte que cet homme prodigieux, après avoir tué mille Philistins avec une mâchoire d'âne, jeta celle-ci à terre, puis, comme il éprouvait une soif ardente, il fit monter une fervente supplication vers le Seigneur. Dieu, alors, ouvrit une dent molaire dans la mâchoire de l'âne, et il en sortit de l'eau qui permit à Samson de refaire ses forces.

Voilà évidemment un récit tout à fait extraordinaire. De mémoire d'homme on n'a jamais vu, même en Palestine, une source sortir de la mâchoire d'un âne ; tout comme, au temps de Notre-Seigneur, *on n'avait jamais entendu dire que quelqu'un eût ouvert les yeux d'un aveugle-né*¹⁷. La critique s'émeut donc d'un récit aussi étrange : manifestement une erreur s'est glissée dans la Vulgate par la faute d'un traducteur qui, une fois de plus, a mal entendu le texte hébreu et lui a fait dire une absurdité.

Une exégèse vraiment catholique, vraiment conforme aux directions données par les Souverains Pontifes, irait ici consulter les Pères de l'Église pour savoir comment ils ont cité et compris ce passage. Elle constaterait sans peine que tous ceux d'entre eux qui y ont fait quelque allusion, aussi bien chez les Grecs que chez les Latins, l'ont entendu dans le même sens que la Vulgate. Elle se croirait tenue dès lors de déférer à leur opinion et, nonobstant l'étrangeté du fait, s'inclinerait devant la parole des Livres Saints, comme à Lourdes, la science médicale s'incline devant des faits qui mettent en déroute ses lois les mieux établies. Mais le scientisme ignore cette ampleur de compréhension qui est l'apanage de la vraie science : il lui faut à tout prix des

¹⁵ Sur les quatre sens de l'Écriture, nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs à un article de la *Vie bénédictine*, numéro de novembre 1936.

¹⁶ *Thren.* IV, 4.

¹⁷ Jo. IX, 32.

explications « rationnelles », c'est-à-dire qui puissent cadrer avec ses conceptions ordinaires, et s'ajuster au lit de Procuste sur lequel il opère l'analyse et la dissection de tout nouvel élément de connaissance. Laissant donc là les Pères et leurs allégories fantaisistes, notre critique va demander sa lumière au texte hébreu lui-même. Il est vrai qu'en l'occurrence la plupart des anciens Rabbins ont entendu celui-ci de la même manière que les Pères et la Vulgate. Qu'à cela ne tienne. Il y a tout de même quelques exceptions, et c'est à leur parti que l'on se ralliera. Dans la Paraphrase Chaldéenne, par exemple, il n'est plus question de molaire dans la mâchoire d'un âne ; elle dit : *Dieu fendit le rocher qui est à Léchi, et il en sortit de l'eau*. Voilà au moins qui peut s'accorder avec le bon sens. Sans doute, il y a encore un miracle, mais enfin c'est un miracle acceptable, un miracle comme on en a vu d'autres, un miracle qui sauvegarde la nécessité d'une intervention divine, sans bouleverser les lois de la nature. Et l'on voit successivement, au ^{xx} siècle, toutes les traductions françaises de la Bible substituer cette interprétation à celle qui avait cours autrefois et qui répond au texte latin.

Puisqu'il y a tout de même miracle, disent ingénument leurs auteurs, la chose n'a pas grande importance. Couverts par ce principe qui tranquillise leur conscience, ils ramèneront la traversée à pied sec de la Mer Rouge à un simple passage à gué, et feront tomber la manne non plus du haut du ciel, mais des arbres du désert. Cependant ces affadissements d'apparence innocente enlèvent aux miracles rapportés dans l'Écriture tout leur nerf : ceux-ci sont destinés précisément par leur caractère insolite à nous faire comprendre la transcendance absolue de Dieu et la contingence totale du monde vis-à-vis de Lui.

Mais surtout ils les vident de tout le sens mystique qui seul leur donne une signification et justifie leur présence dans le texte sacré.

Dans l'exemple que nous avons choisi, quel est ce sens ? Que signifie d'abord Samson, avec sa mâchoire d'âne ?

Écoutons docilement l'enseignement des anciens. Samson, à cause de sa force prodigieuse, est la figure du Christ qui surpasse en puissance tous les autres hommes. Or, comment le Christ a-t-il défait ses ennemis ici-bas ? *Il a choisi*, nous dit l'Apôtre, *ce qui est insensé aux yeux du monde pour confondre ce que le monde appelle fort : il a choisi ce qui est sans noblesse et ce qui est méprisable aux yeux du monde et ce qui ne compte pas, pour détruire ce qui est*¹⁸. Il a appelé quelques pêcheurs de Galilée et il les a envoyés à la conquête du monde. La prédication de ces hommes pauvres, sans instruction, voilà la mâchoire d'âne avec laquelle il a abattu les riches, les savants, les puissants de ce siècle.

Pourquoi Samson, ensuite, jette-t-il cette mâchoire à terre ? Pour figurer à l'avance ce qu'a fait Notre-Seigneur quand il a abandonné ces mêmes apôtres à la fureur de leurs ennemis. Il a semblé se désintéresser d'eux. Au lieu de les faire asseoir sur des trônes et de leur assurer une vieillesse heureuse, comme le demanderait la logique humaine, il a permis qu'ils fussent livrés aux bourreaux et qu'ils mourussent dans les supplices les plus variés. Il les a donc laissés comme tomber de sa main, leur retirant la puissance qu'il leur avait donnée.

En même temps cependant, devant la violence des persécutions, l'Église, corps mystique du Christ, et à ce titre figurée elle aussi par Samson, l'Église, tourmentée par la soif ardente du salut des âmes, *criait vers le ciel*, demandant du secours. *Dieu alors ouvrit une dent molaire dans la mâchoire de l'âne et il en jaillit une fontaine*. Qu'est-ce à dire ? Dieu fit jaillir, des ossements des Apôtres et des martyrs, une fontaine abondante de grâces. Leurs corps morts devinrent une source de vie. À leurs tombeaux, les aveugles recouvraient la vue, les possédés étaient délivrés ; les

¹⁸ I Cor. I, 27.

malades de toute espèce trouvaient leur guérison, comme nous le rappelle la liturgie dans l'hymne *Iste Confessor*:

*Ad sacrum ejus tumulum frequenter
Membra languentum modo sanitati
Quolibet morbo fuerint gravata
Restituuntur.*

Ainsi dans la mâchoire de l'âne mort, c'est-à-dire, dans le corps desséché des prédicateurs de l'Évangile, toute l'Église militante puisa un réconfort qui l'aida à poursuivre sa mission ici-bas.

« Le Christ Notre-Seigneur, écrit saint Jean Damascène, a fait de la dépouille des saints comme des fontaines salutaires qui laissent écouler sur nous de nombreux bienfaits, et d'où s'échappe parfois un onguent très suave. Il n'y a là rien d'incroyable. Car si, au désert, l'eau jaillit d'une roche sèche et dure (sous la baguette de Moïse), et si Dieu permet qu'il en sortit de la mâchoire d'un âne pour désaltérer la soif de Samson, quoi d'étonnant que l'on voie aussi s'écouler un baume exquis des reliques des martyrs ? Ceux-là n'ont point de peine à le croire qui savent quelle est la puissance de Dieu et combien grand l'honneur qu'il rend à ses saints ¹⁹. »

*

* *

Essayons maintenant de dégager des considérations qui précèdent quelques conclusions pratiques.

Et d'abord, comme nous le disions en commençant, il faut lire l'Écriture, il faut en lire le texte lui-même, à cause de la grâce mystérieuse que Dieu a mise en lui et qui lui permet d'atteindre jusqu'aux fibres les plus secrètes de l'âme. Il faut lire l'Écriture, même si nous ne la comprenons pas ; l'eunuque de la reine Candace lui non plus ne comprenait pas ce qu'il lisait, mais parce qu'il était assidu à cette lecture, jusque dans ses voyages, il mérita de rencontrer un saint, et de recevoir la lumière. Quiconque aborde ce livre avec le respect que mérite la parole de Dieu, avec la foi sans réserve qui lui est due, ne peut pas ne pas en retirer de très grands avantages. Le Saint-Esprit éclaire et assiste ceux qui écoutent sa voix, il leur révèle bien des choses qui ne se trouvent point dans les livres.

Si nous le pouvons, faisons cette lecture en latin, dans le texte établi par saint Jérôme et seul garanti par l'infaillibilité de l'Église. « En dépit de tous les philologues, dit excellemment M. Paul Claudel, le chrétien préférera toujours la version de la Vulgate, qui (par ses violences grammaticales) réintroduit aux dépens de la syntaxe l'acteur formidable du premier verset de la Genèse et du premier verset de l'Évangile de saint Jean ²⁰. »

Si nous ne pouvons l'aborder en latin, lisons-la dans une traduction française, mais en nous soumettant alors au jugement d'un directeur. La lecture de toutes les parties de l'Écriture en langue vulgaire, en effet, ne convient pas indifféremment à tous, et pour déterminer la part que chacun pourra assimiler avec fruit, il faut s'en remettre à la sagesse de ceux qui ont grâce d'état pour diriger les autres.

À la lecture du texte sacré, il est excellent, quand on le peut, de joindre celle des Pères ou des Docteurs de l'Église. Eux seuls savent vraiment goûter l'Écriture et nous en donner le sens. Parmi ceux de leurs ouvrages dont il existe des traductions en notre langue, on peut recommander spécialement les commentaires de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Jean Chrysostome,

¹⁹ *De la foi orthodoxe*, L. IV, ch. xv, Pat. Gr. t. XLIV, col. II66.

²⁰ Introduction au livre de Ruth, p. 27.

celui de saint Robert Bellarmin sur les Psaumes. Néanmoins pour des raisons multiples cette lecture ne sera pas praticable pour tous, et beaucoup devront s'en tenir aux commentaires modernes. Or, s'il faut lire la Sainte Écriture elle-même et les écrits des Pères avec *la simplicité de la colombe*, il faudra, au contraire, aborder ces ouvrages avec *la prudence du serpent*; bien rares sont ceux qui ne subissent pas plus ou moins l'influence de l'exégèse contemporaine dont nous avons dit les tendances regrettables. Souvenons-nous en les lisant que tout ce que l'on y trouve n'est point parole d'Évangile, et, de même que le serpent, au dire de saint Jean Chrysostome, veille toujours à protéger sa tête, défendons soigneusement notre foi contre toutes les atteintes du virus rationaliste. Cependant, au moins sur le Nouveau Testament, il existe des exposés d'une doctrine très sûre, et qui savent allier les progrès des sciences modernes avec le respect de la tradition²¹. On les consultera avec grand profit.

Sur l'Ancien Testament une réserve beaucoup plus grande s'impose. On ne peut guère citer d'ouvrage susceptible d'en donner, à un lecteur de nos jours, l'intelligence, telle que nous l'avons définie plus haut²². Nous ferons nôtre le vœu que formulait l'abbé Tardif de Moidrey dans sa Préface au *livre de Ruth*²³: « Quel trésor ne mettrait-on pas aux mains des fidèles, si on développait en une série de... monographies la suite vraiment admirables des Figures de l'Ancien et des Symboles du Nouveau Testament, faisant voir et toucher comment Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa Très Sainte Mère, son Église, sa grâce, les destinées de l'âme chrétienne sont annoncés dans l'Ancien Testament, symbolisés dans le Nouveau, manifestés dans l'un et dans l'autre par l'existence et les actions d'incomparables personnages, tels que les Patriarches, les Femmes Bibliques..., les Prophètes, l'Époux de Marie, le Précurseur de Jésus, les saints Apôtres, les saintes Femmes et les disciples évangéliques. »

Souhaitons donc, en terminant, que les commentateurs de demain, comprenant enfin les besoins véritables et les secrets désirs de l'âme chrétienne du xx^e siècle, lui apportent, dans des ouvrages adaptés à son temps, non plus la seule lettre qui tue, mais avec elle l'esprit qui vivifie, et remplacent l'appareil critique d'une érudition qui n'intéresse que de rares spécialistes par un florilège cueilli dans cette Tradition catholique, qui seule a jamais formé des saints.

DOM JEAN DE MONLÉON,
de l'Abbaye Sainte-Marie de la Source, Paris.

²¹ Signalons comme particulièrement recommandables à cet égard, *La Vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, par le R. P. Lebreton, 2 vol. chez Beauchesne; *Les Épîtres de saint Paul replacées dans le milieu historique des Actes des Apôtres*, par Dom Delatte, 2 vol. chez Mame; la collection *Verbum Salutis*, chez Beauchesne, etc.

²² Cependant, parmi les livres récents, le *Psautier liturgique*, du regretté Dom de Puniet marque un louable effort pour revenir à la saine explication des Psaumes.

²³ Page 125.